

Du Comte de Castille à l'empire de Charles Quint

Notre point de départ se situe à la fin du X^e siècle. Il faut donc tenir pour connus les faits suivants qui portent sur un millénaire : la romanisation de la péninsule ibérique (II^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle), sa christianisation progressive (I^{er}-V^e siècle), la présence avérée, mais mal expliquée, d'importantes communautés juives, enfin l'islamisation, plus culturelle que religieuse, de l'espace péninsulaire, après l'invasion de celui-ci par des troupes venues d'Afrique, l'établissement d'un émirat dépendant, puis indépendant de Damas, et la transformation de l'émirat en califat (929-1031).

Ce parcours concerne l'histoire de ce qui va devenir l'Espagne. Cette longue période est riche d'événements et de figures qui vont nourrir l'imaginaire et se changer en une matière littéraire, mythique, à portée symbolique. La littérature servira à relire, à réinterpréter l'histoire.

Très tôt, l'Espagne a hispanisé les écrivains latins et les empereurs nés sur son sol : le philosophe Sénèque (à l'origine du « sénéquisme » de l'homme espagnol), le poète épique Lucain (le goût de la guerre), l'esprit satirique Martial, le rhéteur Quintilien, l'empereur Hadrien... Mais la résistance aux Romains (le « résistant » Viriato, le siège héroïque de Numance) fait aussi partie de la mythologie nationale. La soudaineté de l'invasion arabe, la défaite du dernier roi « goth » a donné lieu à des légendes : la séduction de Florinda, dite la Cava, par le roi Rodrigo est la faute qui explique la défaite du rio Guadalete (711). Puis la résistance des chrétiens a transformé le roi Pelayo en un héros fondateur d'une nouvelle dynastie ; la « bataille » de Covadonga (722), dans les Asturies, est devenue le point de départ de la « Reconquête », *la Reconquista*, mot devenu suspect par l'utilisation qu'en a faite le franquisme. Une autre victoire à Clavijo (846), dans le royaume de León, due à l'apparition de l'apôtre Jacques le Majeur, monté sur son cheval blanc, a fait de celui dont on venait de découvrir la « tombe », non loin de Compostelle, le « patron » de l'Espagne.

Sur l'espace qui s'appelle aujourd'hui l'Espagne, du X^e au XV^e siècle, on a parlé et écrit six langues : le latin, l'hébreu, l'arabe, le galicien, le catalan et le castillan (*el castellano*) ou langue espagnole. Avant de découvrir la littérature « espagnole », il faut savoir pourquoi et comment cette langue s'est affirmée et imposée.

Naissance et affirmation de la langue castillane

Les érudits et les philologues nous apprennent qu'on voit apparaître, au milieu de textes latins rédigés aux monastères de San Millán de la Cogolla (*Glosas emilianenses*) et de Santo Domingo de Silos (*Glosas silenses*), dans l'actuelle région de La Rioja et en Vieille Castille (*Castilla la Vieja*), sur la route des pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle, des mots en langue vulgaire ou *romance* présentés comme explications ou gloses du lexique latin : ce serait la première apparition de ce qui allait devenir le castillan. Nous sommes vers 940.

La constitution d'un espace castillan

À la même époque, Fernán González, comte de Burgos, se dresse contre le roi de León, héritier de la dynastie « gothe » des Asturies descendue dans les plaines reconquises sur l'occupant « maure ». En 951, le comté de Castille, terre bien défendue (*castillos*, trad. châteaux), devient un comté indépendant. À la mort du roi de León Bermudo III (1037), sans descendance, le royaume passe sous le contrôle de la Castille. Les rois de Castille poursuivent la « reconquête » : Tolède est prise en 1085. La ville accueille des ecclésiastiques du Sud de la France (Raimundo, devenu archevêque (1126-1152) a jeté les bases d'une célèbre école des traducteurs), mais conserve et développe longtemps encore ses trois cultures

(chrétienne, juive, musulmane). Le *romance* de Castille (ou castillan) a ainsi bénéficié en un siècle de deux phénomènes d'échanges considérables : au Nord avec le pèlerinage à Saint-Jacques, au Sud, avec l'intégration du riche foyer culturel qu'est Tolède.

Dans le même temps, deux autres petits comtés pyrénéens se sont agrandis, sont devenus le royaume d'Aragon qui mène aussi sa « reconquête ». Par une alliance matrimoniale en 1137, l'Aragon s'unit à l'ancienne « marche hispanique » (*Marca hispanica*) de l'empire de Charlemagne devenue comté de Barcelone (la Catalogne actuelle). Tandis que la Catalogne va développer très vite sa langue (le catalan) et une riche littérature, la langue parlée en Aragon, ou aragonais, comme le léonais, sont devenues des variantes du castillan.

Les rois de Castille poursuivent leur descente vers le Sud : en 1212, la bataille de Las Navas de Tolosa fait avancer la « frontière » presque aux limites actuelles de l'Andalousie. Sous l'impulsion de Ferdinand III le Saint (1217-1253), Cordoue, puis Séville sont prises (1236-1248). Du côté aragonais, Jaime I^{er} le Conquérant (1213-1276) reprend Valence, Murcie. Mais de nouvelles alliances matrimoniales et d'autres intérêts vont orienter l'Aragon vers l'Italie (les Deux-Siciles) pendant plus d'un siècle.

Sur les territoires contrôlés par les califes puis les sultans de Cordoue, vivaient des chrétiens qui pratiquaient leur religion, moyennant tribut (les *mozárabes*). Sur les territoires repris continuent de vivre des musulmans, les *mudéjares* (ceux à qui il est permis de rester). Le

morisco désignera le musulman converti au catholicisme. Les *mozárabes* sont bilingues. C'est à eux qu'on doit les premières formes poétiques imitées de l'arabe (*kharja*, en esp. *jarcha*) et une « littérature » dite *aljamiada*, en *aljamia* (langue *romance*, sorte de proto-espagnol, mais écrite en caractères arabes, et parfois hébreux). Un autre exemple original de ce type de littérature, le *Poema de Yuçuf / Poème de Joseph*, (début XIV^e s.), s'inspire de la sourate 12 du Coran qui raconte la vie de Joseph (*Genèse*, XXXVII-L) ; il serait l'œuvre d'un *morisco* aragonais. Les *mozárabes* seront de précieux auxiliaires de l'École des traducteurs de Tolède qui va connaître un nouvel essor sous Alphonse X, le Sage, *el Sabio*.

Alphonse X le Sage (1221-1284)

Fils de Ferdinand le Saint, il a échoué dans sa candidature au Saint Empire romain germanique. Mais en se faisant appeler le roi ou l'empereur des trois religions, il a montré comment l'autorité royale a permis une vie communautaire harmonieuse, fondée sur l'échange et la reconnaissance mutuelle. Il est aussi poète et il écrit naturellement en galicien, langue par excellence de la lyrique (comme le provençal pour la Catalogne), ses *Cantigas de Santa María*. Il va cependant donner une impulsion considérable à la langue castillane.

Alors qu'il est encore infant de Castille, il fait traduire de l'arabe en castillan, au plus tard vers 1250, *El Libro de Calila y Dimna / Le Livre de Calila et Dimna*, l'histoire

de deux loups qui, à la cour du roi lion, racontent leurs aventures et des fables. On peut considérer que cet ouvrage est le premier en langue castillane, en prose, et à intention purement littéraire.

Sous son autorité sont rédigés des livres d'histoire, la *Grande e General Estoria* (1272-1280), la *Primera Crónica General* (1270-1289), les premières versions en castillan de l'histoire d'Espagne (*l'Hispania latine*), car ces textes sont repris de chroniques en latin. Sont rédigés aussi d'importants ouvrages juridiques, le *Fuero Juzgo / Code des Juges*, les *Siete Partidas / Sept Parties*, premier code de législation espagnole. Enfin, sont élaborés des ouvrages scientifiques, en particulier *El Lapidario / Livre des pierres*, et des traités d'astronomie.

Le roi n'est pas bien sûr l'auteur de tous ces ouvrages. Mais il a donné l'exemple : son neveu, l'Infant Don Juan Manuel, s'en souviendra, comme on le verra plus loin. Il a contrôlé l'élaboration de ces textes, contribué à leur rédaction et il a donné forme et force (politique et culturelle) à la langue castillane.

À la mort d'Alphonse X, la langue espagnole commence à avoir une histoire. La politique continuera à jouer en faveur de la Castille. Après un siècle de troubles, le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, les « Rois catholiques » / *los Reyes católicos*, assure l'union et l'unité de la péninsule (si l'on excepte le Portugal). 1492 est, on le sait, une date capitale : prise de Grenade, fin de la présence musulmane sur le sol ibérique, découverte de

l'Amérique. À quoi il faut ajouter la parution de la première grammaire castillane, *El Arte de la lengua castellana*, due à un lettré, **Antonio de Nebrija** (1442-1522) qui continue, le cas échéant, à écrire en latin. Rappelons que le jeune Charles de Gand qui prend possession du trône de Castille et d'Aragon en 1517, Charles I^{er} d'Espagne qui deviendra l'Empereur Charles Quint, ne parle pas un mot de castillan.

La tradition épique

Il faut, pour aborder cette question, tenir compte des travaux du maître des études philologiques, Ramón Menéndez Pidal (1869-1968), en particulier *La España del Cid* (1929). Sa théorie dite « néo-traditionaliste » de l'épique « à l'état latent » revient à considérer les récits héroïques, les « gestes », comme pratiquement contemporains des événements qu'ils rapportent. Ce sont les jongleurs itinérants qui diffusent ces poèmes (d'où la notion de *mester de juglería*, le métier de jonglerie), ce qui explique, par exemple, la variété de la métrique (de 9 à 22 syllabes, avec une dominante pour le schéma 7 + 7) et ce qui prouverait l'origine populaire et collective des poèmes épiques.

Ainsi, le premier monument de la littérature « espagnole », le *Poème* ou la *Chanson de mon Cid* / *Poema, Cantar de mio Cid* qui raconte des épisodes de la vie de Ruy Diaz de Bivar (1026 ou 1040-1099), celui

qui conquiert Valence (1094, fait attesté), surnommé el Cid (*sidi*, seigneur en arabe) ou encore *campeador* (qui gagne des batailles), aurait été conçu au début du XII^e siècle, en deux temps : vers 1110, puis vers 1140. Pourtant le seul manuscrit dont on dispose, retrouvé au XVIII^e siècle et publié en 1777, indique, avec le nom de Pere Abat (le copiste, à coup sûr et non l'auteur), la date de 1207.

El Poema de mio Cid

Il compte 3 755 vers et comprend 3 chants (division de Menéndez Pidal) : l'exil (vv. 1-1085), les noces (vv. 1086-2277), l'injure (vv. 2278-3755).

Le poème s'ouvre sur l'exil de « Mon Cid », tombé en disgrâce auprès du roi Alphonse VI qui a trop écouté les accusations portées par des envieux contre son fidèle vassal. Le texte donne quasiment tort au roi. Il rassemble ses hommes. Pour se procurer de l'argent, il envoie un de ses fidèles chez deux marchands juifs à qui l'on confie en gage deux coffres remplis de bijoux, alors qu'il n'y a que des cailloux et du sable... Mon Cid se rend au monastère de San Pedro de Cardena où se sont réfugiées sa femme Ximena et ses deux filles Elvira et Sol et prend congé d'elles. Puis il part en campagne, conquiert Teruel, Barcelone, Valence. Il envoie un messenger à son roi pour qu'il lui ramène sa famille. Les richesses accumulées par Mon Cid excitent l'envie et la jalousie de Don Diego et Don Fernando, les infants de Carrión, qui demandent à Mon Cid en mariage ses deux filles. Les noces sont célébrées à Valence. Les infants sont des couards : ils fuient devant un lion échappé de sa cage. Ils ont peur au combat. Alors,